

Jean-Pierre Caillet

# Le Temps nous est compté





*Le présent n'est que le futur de notre  
passé...*

EXTRAIT



## Chapitre 1

– Pierre 13 513 !

– Oui, Commodore ?

– Qu'est-ce que tu branlais, putain ! Hold-up à l'angle de la 5<sup>e</sup> rue et de la 7<sup>e</sup> avenue, à la Banque Vitale du secteur. Prends ton équipe et magne-toi ! Tu trouveras ?

– Vous plaisantez ! Brooghtin, est quand même dans notre quartier ! De toutes les façons, même sans plan, dans cette ville, impossible de se perdre, les rues numérotées coupent à angle droit les avenues chiffrées par ordre croissant, un vrai canevas de brodeuse. Quel code ?

– Indigo.

– Encore ! Vous m'annoncez toujours la même couleur...

– Tu plaisanteras plus tard. Sors-toi les doigts du cul et fonce. Ça urge !

J'endosse mon uniforme mauve, enfile un gilet

pare-balles et attache ma ceinture. J'ai dû grossir un peu ces derniers temps, il a même fallu que je perce un trou supplémentaire dans le cuir noir de mon ceinturon. Accompagné de mon escouade, je cours lourdement vers le véhicule blindé, garé devant l'immeuble. Mes grosses bottes émettent des couinements désagréables faisant écho aux ahanements de mes collègues. A chaque pas, la lampe torche et le talkie walkie battent douloureusement ma hanche gauche, pendant que mon arme de service et la bombe lacrymogène en font autant à la droite. Alors que j'ouvre la portière côté conducteur, mes hommes grimpent dans le fourgon arrière. A chaque fois que j'utilise cette auto, j'ai une pensée fielleuse pour cet amateur d'art daltonien qui a repeint tous les camions de la même couleur vomitive que celle de nos uniformes.

Ce qui est certain, c'est que, même sans sirène et malgré le silence de notre moteur électrique, on nous repère de loin...

Sans tenir compte des délais obligatoires sur chaque voie autoguidée, je gagne l'ultime couloir de circulation. Les routes sillonnant New Eden sont toutes constituées de six lignes. Chacune d'elles possède sa propre limitation de vitesse. Tout comme les paliers d'un homme-grenouille, avant de glisser sur la bande suivante et ainsi augmenter sa vitesse, il faut patienter huit minutes. Sauf, évidemment, pour les véhicules prioritaires, dont ceux de la police, qui

peuvent impunément outrepasser cette obligation... Nous circulons à vive allure, aidés en cela par le civisme « spontané » de nos concitoyens, changeant de voie précipitamment sur notre passage sans encourir l'amende habituelle de 1 000 unités de vie. C'est vrai qu'il ne fait pas bon entraver la marche policière !

A travers le pare brise, la ville offre, à chaque carrefour, ses angles aussi acérés que ma coupe de cheveux militaire. Quel bonheur de circuler dans New Eden ! Ses rues forment un quadrillage parfait de vitres et d'acier, dans lesquels le reflet de notre véhicule attire les regards. A ce propos, je jette un œil dans le rétroviseur. Aucun miracle à attendre de ce côté-ci, le front bombé, les arcades sourcilières proéminentes et le nez porcine tranchent toujours avec la dureté de mes yeux bleu acier.

Nous freinons brutalement devant l'entrée de la banque. Tout semble calme, aucun attroupement, symptôme habituel d'un cambriolage en cours.

C'est déjà le septième code indigo de la semaine ! La situation empire et devient réellement préoccupante. Pour renouveler leur quota-vie, les gens semblent prêts à toutes les extrémités. Il faut bien avouer que les achats de prolongement d'existence deviennent de plus en plus onéreux. De nos jours, l'argent est le seul pass pour un rab de survie. Parfois, au regard de la vie médiocre de

certains de mes concitoyens, je me demande si ça vaut le coup de pérenniser celle-ci...

Avant de pénétrer dans l'établissement, mes collègues et moi-même enfilons notre masque de protection. Avec cet accoutrement, j'ai l'impression d'être le gardien de but d'une équipe de hockey sur glace. Je sors mon arme et prends une longue inspiration avant d'ouvrir la lourde porte d'entrée. Surtout ne pas trop s'énerver, tout le monde sait bien que ça abrège de plusieurs unités-vie la rotation de notre compteur.

- Police de Brooghtin ! Que personne ne bouge ! Nous sommes armés et autorisés à tirer sur tout contrevenant !

- Pose ton arme, cow-boy ! Laisse-nous sortir avec le fric ! Je te préviens, on est prêts à tout !

Au fond de la salle, j'aperçois trois hommes armés de fusils. Le plus virulent d'entre eux, celui qui semble être le chef du groupe, n'a pas l'air au sommet de sa forme. Debout sur le comptoir, les joues creuses, grêlées de petite vérole, il agite son arme au bout d'un bras courtaud, comme un chef d'orchestre remuerait une baguette trop grande pour lui. Effectivement, je suis convaincu qu'il soit prêt à n'importe quoi pour obtenir de l'argent, symbole pour lui de survie : son chrono-vie clignote comme une guirlande de Noël ! A la base du cou, fixé sur la trachée artère, le liseré jaune entourant son compteur envoie le signal de détresse

bien connu : cet homme n'en a plus pour longtemps. De là où je suis, je ne peux voir les chiffres défilier, mais j'imagine qu'avec le stress, leur rotation s'accélère dangereusement...

Notre protocole est bien clair dans cette situation : attendre le décès du voleur. Derrière les colonnes où nous nous sommes cachés, nous n'aurons pas longtemps à patienter...

– Foutez le camp ! Je vous préviens, je tire dans le tas ! Vous aurez leur mort sur la conscience !

Sautant du comptoir, avec une souplesse que son allure malade ne dévoilait pas, il s'approche de ses otages. En entrant, obnubilé par les criminels, je ne les avais pas vus. Cinq corps, recroquevillés sur le sol en marbre de l'établissement, attendent la divine sentence de leur bourreau. Pendant que ses deux comparses pèsent, avec incertitude, le poids des ordres de leur chef. Ce dernier commence son ultime génocide. Le canon de son arme planté dans la nuque de sa victime, il abat froidement un premier employé, puis un deuxième. Sa troisième proie, tentant vainement de s'enfuir, est fauchée brutalement avant d'avoir effectué cinq pas. Les deux derniers survivants, se mettant à genoux, commencent à prier avec ferveur. Leur assassin s'approche, lentement. L'éclat de l'acier rutilant de la carabine brille dans le miroir de leurs yeux implorants.

Quand je pense à cette putain de procédure, j'ai

envie de tout envoyer valser et d'arroser ces malades mentaux.

– Sous-Com', qu'est-ce qu'on fait ? On les bute ?

Je me retourne et scrute mes hommes, cachés derrière moi. En les contemplant, je me rends compte que la plupart d'entre eux est plus âgée que mes vingt-neuf ans. Est-ce dû à ma stature imposante, à mes galons ou à mon aura de capitaine du plus populaire de nos sports ? Je ne sais pas, mais aucun d'eux ne remettrait en doute mes décisions. Ce n'est pas pour rien que je suis le plus jeune sous-Commodore de New Eden. Et franchement, j'espère ne pas m'arrêter en si bon chemin. D'ici cinq ans, j'aspire à devenir, à mon tour Commodore, en moins grossier que le nôtre, évidemment... Commander à plusieurs cohortes, comme la mienne, voire, même, dans une grosse dizaine d'années, accéder au poste suprême : Généralissime, responsable de la police sur l'ensemble du territoire. Mes six hommes attendent ma décision. Malgré le masque de protection, je reconnais mes trois plus anciens co-équipiers : Mickaël 134 657, Benoît 6 708 et Abraham 3. Bien entendu, pour communiquer, nous n'utilisons jamais nos numéros, mais il faut bien avouer que, plus le patronyme est excentrique, plus le chiffre qui le suit est ridiculement petit. C'est comme tout, pour te différencier du reste du monde, il ne faut pas craindre de se démarquer, même si, parfois, ça s'avère risible...

– Vous connaissez tous les ordres formels : face à un Terminal, on ne bouge pas ! On attend patiemment son extinction.

Comme en écho à mes ordres, dès la fin de mes mots, le tueur s'arrête net, en plein geste. Le reflet jaunâtre de son chrono-vie vient de s'éteindre. Comme sous l'action d'un interrupteur, il s'effondre au sol, sa mort a été immédiate. Son compteur vient d'effectuer sa dernière rotation. Les huit zéros forment leur macabre ligne uniforme.

Son décès brutal me renvoie à mes propres démons. Louison ! Pourquoi es-tu morte, si jeune ? Non ! Surtout, ne pas penser à elle. Il me faut absolument faire le vide dans mon esprit...

Ses deux complices, circonspects, lâchent leur arme et lèvent les bras dans un geste universellement connu de renoncement. Les mains dans le dos, liées par un lien plastifié, ils sont aussitôt immobilisés et conduits au poste de police. Ce ne sera pas moi qui déciderai de leur sanction, mais j'imagine que la justice les amputera d'une bonne partie de leurs unités-vie restantes. En regardant les chiffres de leur chrono-vie, deux éléments me surprennent : il leur restait encore de nombreuses rotations à vivre et n'avait donc aucun besoin d'en arriver à cette extrémité. Mais le plus étonnant, c'est la couleur du liseré qui entoure leur compteur : le rouge ! De nos jours, même les privilégiés peuvent s'abaisser à des méfaits...



## Chapitre 2

Je me sens vieille, grosse et moche. Mon miroir me renvoie une image peu flatteuse de moi-même. Pourtant, au fond, je sens bien que cet auto-apitoiement est très exagéré. Pour l'âge, c'est vrai, mes cinquante-deux ans me feraient passer pour une ancêtre, mais mes rondeurs peuvent sembler appétissantes et je pense ne pas manquer de charme... même si personne n'a eu l'occasion de me le dire depuis longtemps. Par ailleurs, mes quelques cheveux blancs se perdent dans une chevelure châtain clair et si je me tiens la tête bien droite et le menton levé, le relâchement des chairs de mon cou passe inaperçu...

Lorsque je rembobine le fil de ma vie, je me rends compte qu'après la période heureuse et insouciante de mon enfance, la suite n'a été qu'une succession d'événements merdiques.

Fille unique de parents aimants, je vivais dans la ferme familiale, jouant avec les animaux domestiques et aidant de mon mieux lors des diverses tâches ménagères ou agricoles. Mon chat était indubitable-

ment mon meilleur ami et je savais, comme personne, mettre le couvert sans oublier la moindre cuillère. Luke, mon père possédait un troupeau de chèvres et vendait, à bon prix, leur lait et parfois même, malgré mes réticences, leur chair. Ma mère, Lucie, était enseignante primaire. Tous les matins, elle enfourchait son antique bicyclette et s'en allait semer les graines culturelles dans l'esprit fertile des petits paysans du village voisin. Je l'admirais beaucoup et étais pressée de l'accompagner, en tant qu'élève, dans son école. Le soir, je m'asseyais à côté d'elle, dans l'étable, et la contemplais lors de la traite quotidienne. Malgré sa petite taille, dont j'ai hérité, elle avait une indéniable prestance. Je n'étais d'ailleurs pas la seule présence silencieuse, Mimi, mon chat, se tenait aux aguets, prêt à laper la moindre goutte de lait qui tomberait hors du seau.

Alors qu'il ne me restait plus que quelques mois d'attente avant d'accéder au graal : la scolarité, une catastrophe arriva... La Grande Onde !

En plein milieu de la nuit, j'ai été réveillée par une douleur atroce me vrillant le cerveau. Recroquevillée dans mon lit en position fœtale, j'ai bien cru que mon crâne allait éclater. Un scalpel insidieux s'était fiché dans ma tête et s'enfonçait inexorablement dans ma cervelle, fouillant douloureusement les moindres méandres de mes pensées. J'ai à peine senti les bras de mon père m'extirper du lit et m'entraîner vers le sous-sol.

Pour une raison incompréhensible à mes yeux d'enfant, mes parents avaient absolument tenu à faire construire un abri antiatomique dans la cave. La peur d'une attaque nucléaire les avait conduits à investir, eux qui n'étaient guère fortunés, dans un gros cube métallique permettant de s'isoler momentanément d'un monde hostile. Maman était déjà sur place, prête à refermer la lourde porte blindée derrière nous.

Une fois notre caveau scellé, la douleur s'estompa immédiatement. Sans horloge, on perd vite la notion du temps. Je ne pourrais pas dire combien de jours nous avons passés dans ce tombeau obscur. Le temps de faire une douzaine de repas, mais par manque de repères temporels, il a pu se passer quatre jours ou, si la nourriture est un doux palliatif à l'ennui, seulement deux...

C'est maman, la plus intrépide d'entre nous, qui s'est décidée, courageusement, à ouvrir le battant d'acier vers le monde extérieur. Les dents serrées, les muscles tendus, nous anticipions la future douleur auditive. La lourde porte entrebâillée laissa passer l'air frais. Nos craintes étaient vaines, aucun mal de crâne ne vint corroborer nos angoisses. La Grande Onde avait accompli son labeur et s'était retirée comme elle était venue, soudainement.

Mimi était là, nous attendant sagement, sur le tas de bois. Mes parents, soucieux d'avoir des informations sur les événements récents, m'entraînèrent chez les rares fermiers habitant à proximité.

Dans les fermes avoisinantes, seuls des cadavres, les tympanes ensanglantés et les mains crispées sur les oreilles, nous attendaient. L'odeur qui se dégageait des corps en putréfaction devenait pestilentielle. Étonnamment, les animaux avaient survécu. Mieux, même, à part la faim qui les tenaillait, il n'avaient subi aucun dommage...

Depuis ce jour, nous vivions en autarcie, nous alimentant du produit de nos récoltes et mangeant les bêtes de notre ferme, voire même celles des voisins... Par habitude, en entrant dans chaque pièce, j'actionnais l'interrupteur ou tentais d'allumer la télévision. Vainement, plus rien ne fonctionnait. Pourtant, nous nous sommes facilement passés de l'électricité, nous calquions notre rythme de vie sur celui des poules, nous endormant avec le soleil, le soir, et nous levant dès les premières lueurs de l'aube. J'adorais l'hiver, grâce au soleil rasant, on se couchait tôt et se levait tard, les nuits me semblaient bien plus longues que les jours. Évidemment, sans film ni musique, la vie était monotone, mais à mon âge, on trouve toujours de nouveaux loisirs. D'autant plus que Lucie, ma mère, s'est particulièrement occupée de sa fille, son unique élève : moi, Marie. Tous les jours, c'est elle qui creusait les sillons rectilignes de ma future vie. Elle m'obligeait à effectuer des exercices physiques quotidiens, composés de courses et d'assouplissements. Elle m'a aussi appris à cuisiner les aliments que la nature nous prodiguait, coudre avec une aiguille, du fil

et un dé pour protéger le doigt des inévitables piqûres. J'ai dû laver nos vêtements dans la rivière voisine, les essorer puis les suspendre dans la cour. Bien entendu, son métier lui manquait, mais sa seule élève devait être suffisamment assidue pour s'approprier les trois règles d'or : compter, écrire, lire... C'est d'ailleurs la lecture qui sera mon apprentissage préféré, une véritable passion. J'ai rapidement su déchiffrer grâce à une méthode dont je ne me rappelle plus vraiment des détails, tout ce dont je me souviens, c'est que le héros du manuel était un petit fantôme blanchâtre à qui il arrivait de nombreuses aventures. Maman possédait une bibliothèque incroyable, des rayonnages entiers, classés par thème, offraient, à la hauteur de mes yeux d'enfant, leur tranche multicolore. J'ai vite dépassé les livres de jeunesse, composés de groupes d'enfants résolvant divers mystères dans des mondes d'adultes, pour des romans plus consistants. J'ai adoré les auteurs français, pleurant sur le sort de Cosette ou me passionnant pour la vie romanesque de Rodolphe. D'autres histoires d'enfants m'ont enchantée : Tom Sawyer, Huckleberry Finn...

De loin en loin, nous bénéficions de la visite de quelques survivants qui, comme nous, tentaient d'en savoir plus sur les raisons de notre déchéance. A chaque fois, c'était la fête, ma mère nous mitonnait son fameux poulet aux oignons pendant que mon père extirpait de sa cave une de nos nombreuses bouteilles de vin rouge.

Puis maman est morte ! Soudainement.

Je n'ai jamais compris pourquoi. Un soir, elle s'est couchée avec d'atroces douleurs stomacales. Faute de médecin, après une nuit de souffrance, le matin, elle était décédée... J'avais douze ans.

De ce jour, ma vie n'a plus été la même, Luke, mon père, était de plus en plus distant, ne s'adressant à moi que par quelques rares monosyllabes. Il buvait plus qu'à l'accoutumée, me jetant des regards noirs et semblant me reprocher la perte de Lucie, sa femme, ma mère...

Un soir, dans la pénombre, la porte de ma chambre s'est ouverte doucement en grinçant atrocement. La silhouette découpée dans l'embrasure de porte ne m'était pas étrangère. Il est entré, sans bruit, s'allongeant, sans retirer ses chaussures, à côté de moi. Serré contre lui dans mon lit étroit, je ne bougeais pas, faisant semblant de dormir, retenant ma respiration pour ne pas sentir son haleine avinée. Au bout d'un moment interminable, j'ai dû m'assoupir, car aux lueurs du petit jour, j'étais seule dans la pièce. Depuis, toutes les nuits, je guettais le pas de mon père, tremblant de tous mes membres. Afin d'être le moins désirable possible, j'ai pris l'habitude de me laver avec parcimonie et de dormir tout habillée.

Néanmoins, ce que je redoutais, arriva. L'homme nu qui entra dans ma chambre n'avait plus rien à voir avec mon papa. Les yeux rouges, la démarche chancelante et balbutiant des paroles incompréhens-

sibles, il arracha brutalement mes vêtements et me recouvrit de toute la masse de son corps. Sporadiquement, il se frottait le bassin contre moi. Je sentais son envie se raffermir au fil de ses mouvements. A force de reptations, il me pénétra brusquement. La douleur que je ressentis fut incommensurable. Douleur physique, évidemment, mais aussi morale : c'était mon père !

Jusqu'à mes seize ans, je dus subir cette humiliation presque quotidienne, redoutant, chaque nuit, son intrusion dans ma vie d'enfant. Néanmoins, à cet âge, on s'habitue avec fatalisme à toutes les ignominies. Le jour, je vivais parallèlement avec cet être abject, m'occupant des tâches ménagères et trouvant du réconfort dans la fourrure soyeuse de mon chat. Le soir, je me couchais nue entre mes draps, ne voulant pas que mes vêtements subissent le violent outrage de mon géniteur. Ma seule préoccupation, ne pas porter en moi l'enfant consanguin de ce père incestueux.

Dieu soit loué, mes prières ont été entendues, je n'ai pas été enceinte. Mais ça, c'est une autre histoire...

